

dre. Si Montmayeur avait été là, elles eussent été perdues.

Tous les soins de Claudine consistaient donc, pendant les premiers jours de la maladie, à écarter Montmayeur. Malgré tout, à plusieurs reprises, alors qu'elle venait de sortir pour aller auprès du médecin allemand, réclamer les médicaments promis, elle retrouva en rentrant Jean de Montmayeur auprès du lit de Lucienne.

Il était debout, la tête inclinée, le regard ardemment fixé sur celle qu'il aimait. Celle-ci, comme si elle avait senti l'attraction de ce regard, semblait encore plus agitée que de coutume.

Pourtant, sa faiblesse était extrême. Elle n'avait rien mangé depuis quelques jours et les doses de quinine, pas plus que les applications de glace, ne semblaient produire le moindre effet.

Quand Claudine surprit ainsi Montmayeur, celui-ci se troubla, balbutia quelques mots d'excuse.

—Je l'aime tant, dit-il, que puis-je faire pour la guérir. Suis-je donc inutile ? C'est horrible de voir ainsi mourir ce qu'on aime et de rester les bras croisés par impuissance.

Claudine ne répondit pas. Elle examinait Montmayeur, essayant de deviner, sur cette belle, mais froide figure, si Lucienne avait parlé, si elle s'était trahie ; si Jean savait leurs projets.

—Il y a longtemps que vous êtes ici ? demanda-t-elle enfin.

—Depuis votre départ.

—Dans sa fièvre, Lucienne a souvent le délire, elle parle de choses que je ne comprends pas, ce sont des rêves de folie, inspirés par son cerveau malade. A-t-elle parlé ?

—Pourquoi ? dit Montmayeur soupçonneux. Ne puis-je entendre ce qu'elle peut dire ? A-t-elle des secrets si graves ?

Claudine craignit d'avoir été comprise.

—Des secrets ? dit-elle. Oh quels secrets aurait-elle donc ? Son enfance, sa jeunesse, ne les connaissez-vous pas ? Du reste ne vous éloignez pas, si Lucienne parle, vous écouterez.

Le calme de Lucienne enleva les soupçons de Montmayeur. Il se retira.

Et vraiment on eût dit que sa présence oppressait le cœur de la malade, car à peine était-il sorti que Lucienne ouvrait les yeux, regardait Claudine, mais la regardait, cette fois, d'un œil intelligent.

—Ma sœur, ma sœur ! dit Claudine.

D'une voix faible Lucienne murmura :

—Claudine !

Depuis huit jours, c'était la première fois que Lucienne reconnaissait Claudine. Celle-ci poussa une exclamation de joie.

—Ma sœur ! ma sœur !

Et Lucienne, le regard lourd, encore incertain :

—Où suis-je donc ? Que s'est-il passé ?

—Tu sauras tout. Ne te fatigue pas. Ne parle pas !

Malgré cela, Lucienne faisait de vains efforts pour essayer de combler, par le souvenir, le vide qu'elle sentait dans sa vie. Son regard restait fixe. Claudine la suppliait effrayée de la crise qui se produirait peut-être lorsqu'elle se souviendrait.

Et en effet, peu à peu, la mémoire revenait à Lucienne. Elle étendit les bras vers quelque chose qu'elle seule voyait, dans une vision surnaturelle, et essaya de l'écarter,

—Non, non, ce n'est pas vrai ! Claudine ne me quitte pas, dis-moi que ce n'est pas vrai. Protège-moi.

—Non, ce n'est pas vrai, Lucienne, ne pense plus à ces choses-là. Tâche de te reposer, tâche de dormir.

Il était trop tard. Elle se souvenait.

—Pascal, Henri, ma mère !

Et elle retomba, inerte, dans son évanouissement. Quand elle revint à elle, Claudine la serrait dans ses bras.

Lucienne éclata en sanglots. C'était la crise qui devait la sauver.

Elle pleura longtemps, longtemps. Et Claudine la caressait disant :

—Pleure, ne te retiens pas, pleure, chère Lucienne.

A partir de ce jour, commença la convalescence. Lucienne était si faible que pendant les quinze jours qui suivirent elle fut obligée de garder le lit.

Toute la famille se réunissait dans sa chambre pour lui tenir compagnie. Georges n'était pas attiré là seulement par l'affection que Lucienne lui avait inspirée, mais aussi par l'amour qu'il avait pour Claudine.

Tous ces événements avaient été suivis de près par le sergent Frantz Schuller, qui écrivait sur son carnet.

« La petite Française vient de faire une grave maladie à la suite de l'exécution des deux frères. Elle avait tout vu de sa fenêtre. Maintenant elle est guérie. J'ai remarqué que depuis cette exécution, les deux officiers qui l'ont ordonnée paraissent inquiets. De ces deux officiers, l'un est le major von Graubach qui, après l'évasion du franc tireur, m'a flanqué un si rude soufflet. La mère des frères exécutés leur a prêté qu'ils mourraient en France. Est-ce cette prédiction qui les inquiète ? Peut-être, car moi aussi je ne suis pas tranquille. On m'a prêté comme à eux que je mourrais sur le champ de bataille. Alors, je ne reverrais plus ma bonne femme Catherine, ni Fritz, ni Wilhem, ni la petite Anna ? Ces chiens de Français n'en finiront donc pas avec leur guerre. En Province, on se bat de tous les côtés, ils ne se lassent pas d'être vaincus. Et ce maudit siège menace de s'éterniser. Heureusement, la femme qui nous a prêté cela était à moitié folle.

« Et puis, ce ne sont que des prédictions, je suis bête de m'y arrêter. C'est égal, j'y pense. Oh ! ma bonne femme Catherine, si je ne te revois plus ! »

Lorsque Georges de Montmayeur montait près de Claudine et de Lucienne, il s'asseyait dans un fauteuil, tout au fond de la chambre. Et là, silencieux presque toujours, il passait de longues heures à regarder et admirer Claudine.

Chaque jour qui s'écoulait augmentait son amour.

Amour singulier, nous l'avons dit, dans lequel n'entrait aucun désir, amour jaloux de malade attiré vers la beauté, vers la jeunesse et vers la force, ainsi que les papillons de nuit sont attirés vers la lumière.

Jamais un mot d'amour ne sortait de ses lèvres ; mais dans ses gestes et dans ses regards, tout criait que son cœur était plein de cette enfant et prêt à tous les sacrifices comme à tous les dévouements.

Lorsque Jean montait chez Lucienne pour savoir de ses nouvelles, lorsqu'il y restait quelques instants, la malade souffrait mille tortures, elle ne pouvait plus supporter sa vue, quand elle l'entendait frapper à la porte, si elle se trouvait seule, à ce moment avec Claudine, elle faisait un signe à celle-ci et Montmayeur, en entrant, la trouvait les yeux fermés, profondément endormie.

Alors, il s'en allait, presque aussitôt. Et Lucienne, soulagée, ouvrait les yeux.

—C'est fini, disait-elle alors à Claudine, j'ai trop souffert, je ne puis plus rester ici. J'avais trop réfugié de mes forces, vois-tu. Toutes ces abominations ont dépassé la somme d'énergie dont je suis capable. Je suis vaincue, abattue. Si je devais vivre avec ce misérable plus longtemps, je me trahirais. Ce n'est pas ma faute. J'ai fait l'impossible. Je ne pouvais pas compter, non plus, sur tant d'événements tragiques.

—Alors, ton père est perdu ?

—Perdu ! Lui, l'innocent, l'honnête homme ! Est-ce possible ? Nous l'avons sauvé une fois déjà, ne pourrions-nous pas le sauver une fois encore. Hélas ! je suis sans forces, te dis-je ? Est-ce cette maladie qui m'a abattue ? Est-ce cette guerre terrible qui m'a pris mes deux frères et qui demain, me prendra peut-être mon fiancé ? Je ne sais, mais j'ai envie de pleurer, je voudrais être morte, pour échapper à tout ce que j'ai entrepris.

—Oh ! Lucienne !

—A tout ce que je vois, à tout ce qui se passe. Je suis découragée. J'ai rêvé l'impossible. Je n'arriverai jamais à ce que je voulais. Je me suis déshonorée inutilement.

Elle pleurait.

—Cet homme est plus fort que nous, vois-tu, Claudine. Quo pouvons-nous contre lui ? Rien. Toutes ses précautions sont prises. Nous prendre corps à corps avec lui. C'était folie que de songer que cela était réalisable. Et quand je lui parle, quand je le vois si calme, lui que ce souvenir sanglant de Bourreille devrait terrifier, je me dis qu'il vaudrait peut-être mieux le tuer, pour le punir. Oui, je t'assure que j'y ai songé. Et cependant cet homme a des remords. Un jour je l'ai surpris, rêvant tout haut. Que faire ?

—Attendre, Lucienne, attendre.

—Attendre, ah ! si l'on pouvait, mais la vie de Doriat n'est-elle pas en jeu ! Que fera-t-on de lui quand le sursis sera écoulé ? Aura-t-on l'horrible courage de l'envoyer une seconde fois à l'échafaud ? Et, cette fois, personne ne se présentera plus pour le sauver ! Et, si l'échafaud lui est épargné, n'est-ce pas les travaux forcés à perpétuité qui l'attendent ? Et cela bientôt, dans quelques semaines. Mon Dieu ! mon Dieu !

Claudine n'avait pas le courage de la consoler, et d'essuyer les larmes de sa sœur ; il y avait une bonne raison pour cela, c'est qu'elle pleurait aussi.

—Crois-tu, Claudine, qu'il y ait au monde un plus atroce supplice que celui-là ! Voir condamner un honnête homme, voir triompher le coupable. Connaître l'innocence de l'un, le crime de l'autre, et avoir les mains liées, la bouche fermée. Être obligée de dévorer ses larmes, de ne rien dire de toutes les paroles vengeresses qui vous montent aux lèvres. Être complice de ce crime par le silence. En accepter, par impuissance et lassitude, les plus épouvantables conséquences. Non, non, il n'y a pas de plus atroce supplice.

—N'avons-nous pas fait tout ce qui était possible, ma sœur ? Nous avons dit la vérité aux juges et les juges ont cru à nos paroles, puisque Doriat est vivant.

—Mais aujourd'hui, aujourd'hui...

—Ne te déssole pas. Tu as besoin de tout ton courage.

—Ah ! du moins, je ne partirai pas de cette maison sans cracher à la face de ce misérable mon horreur et mon mépris.

—Garde-t'en bien ! Qui sait si quelque événement ne nous viendra pas en aide ? Notre supériorité sur lui vient de ce qu'il ne croit pas que nous connaissions le secret de son crime. Ne nous enlève pas cette supériorité. Montmayeur sera puni, j'en suis sûre, crois-moi.

—Tu gardes ta confiance en l'avenir, toi ?

—Oui.

—Moi, non.

Elles se turent. Mme de Montmayeur entra. Elle s'informa si Lucienne n'avait besoin de rien, puis s'installa pour toute la soirée auprès des deux sœurs.

Il était très tard dans la nuit quand elle sortit. Mais au lieu de rentrer chez elle, comme elle faisait tous les jours, elle descendit, traversa le jardin clos de murs et sortit dans le bois.

La nuit s'écoula. Elle fut calme, les batteries se taisaient. Claudine s'endormit auprès de Lucienne, mais sa préoccupation la réveillait à de courts intervalles.

Elle se penchait près de sa sœur et si celle-ci veillait, elle l'interrogeait :

—Veux-tu boire ? N'as-tu besoin de rien ?

Pendant qu'elle était ainsi réveillée, elle entendit tout à coup, pas bien loin, mais cependant en plein bois un coup de fusil, un seul, auquel répondit un autre coup, un seul également. Cela n'était pas rare, pendant l'hiver terrible, et cependant ces deux coups résonnèrent dans le cœur de Claudine.

—Pourquoi ? se dit-elle.

Une heure s'écoula. Elle ne s'était pas rendormie. Elle prêta l'oreille. Tout à coup, il lui semble apercevoir le bruit de la porte de la maison sur la campagne. Puis, ce sont des pas dans l'escalier, des pas lents, lourds. Et ce sont aussi des plaintes.

—Qui donc est là ? se dit l'enfant.

Elle écoute encore. Les plaintes ont cessé, mais l'on monte toujours l'escalier. Et tout à coup, une masse vient s'écraser contre la porte de leur chambre. Lucienne se réveille en sursaut.

(A suivre.)